

Un soupir s'échappa de la poitrine de la jeune femme. Elle paraissait très émue.

—Si vous saviez comme je vous aime ! lui dit-il tout bas, avec un accent passionné.

Elle tressaillit, se leva et fit quelques pas dans le salon. Puis, se tournant vers le jeune homme, dont le regard attristé l'interrogeait :

—Non, non, lui dit-elle, je ne peux pas vous répondre ; il y a dans mon cœur, dans mon esprit, dans ma pensée, un trouble extraordinaire.

—Ah ! vous m'aimez, s'écria-t-il, vous m'aimez !

—Monsieur Maurice, répondit-elle, je ne peux rien vous dire encore ; ce que j'éprouve en ce moment m'effraie ; laissez-moi me reconnaître.

—Olga, ma chère Olga, je vous quitte, mais demain...

—Monsieur Maurice, l'interrompit-elle vivement, donnez-moi quelques jours.

—Oh ! je vous aime trop pour vouloir vous contrarier. C'est aujourd'hui samedi, je reviendrai mercredi.

—Eh bien, oui, revenez mercredi.

Un instant après, quand elle se trouva seule :

—Ah ! je l'aime, lui, je l'aime ! s'écria-t-elle d'une voix frémissante.

Et, ne pouvant plus les retenir, ses larmes coulèrent en abondance.

V

Maurice se levait de bonne heure, et maintenant qu'il faisait grand jour à cinq heures du matin, il montait à cheval à six et allait courir aux environs de Paris pendant deux ou trois heures. Ces promenades matinales lui faisaient éprouver un grand bien-être ; aussi jouissait-il d'une merveilleuse santé.

En rentrant, il prenait une tasse de café au lait ; le facteur de la poste arrivait, il lisait ses lettres et presque toujours répondait aussitôt. Lire et répondre devenait pour Maurice une véritable occupation, car le nombre de lettres qui lui étaient adressées augmentait chaque jour. Quand on est jeune et millionnaire et qu'on est en même temps un homme bienfaisant, on ne peut pas manquer d'être assiégé par la foule des solliciteurs de toutes les espèces. Il n'en pouvait être autrement pour Maurice, qui s'était fait connaître surtout par ses libéralités.

Or, un matin, comme d'habitude, Joseph apporta à son maître son courrier dans une petite corbeille artistiquement fabriquée avec du fil d'argent. La corbeille était presque pleine.

—Tout cela ? fit Maurice.

—Monsieur sera forcé bientôt de prendre un secrétaire, répondit le valet de chambre.

—J'y ai déjà pensé, mais j'attendrai encore. Du reste cette lecture de lettres, que je fais tous les matins, ne manque pas d'un certain agrément.

Le domestique s'étant retiré, le jeune homme versa les lettres sur son bureau et les éparpilla devant lui. Il y en avait une trentaine. Il en ouvrit successivement quelques-unes, qu'il lut en fronçant les sourcils ou avec un sourire dédaigneux et qu'il jeta à ses pieds après les avoir déchirées.

—Si elles sont toutes du même genre, murmura-t-il, je pourrais me dispenser de voir les autres.

Et il mit la main sur les lettres, comme s'il allait les prendre et les jeter dans le foyer de la cheminée.

A ce moment une porte s'ouvrit doucement derrière lui, et Manette Biron entra dans le cabinet.

—Bonjour, Maurice, dit-elle.

Le jeune homme se leva avec empressement et, s'étant avancé vers la vieille femme, il lui mit un baiser sur le front.

—Je ne te dérange pas ? lui demanda-t-elle.

—Vous ne me dérangez jamais, ma mère ; vous le savez bien. Venez vous asseoir là, dans ce bon fauteuil.

Et quand elle fut installée dans le fauteuil et qu'il lui eut mis un coussin sous les pieds, il reprit :

—Comment avez-vous passé la nuit ? avez-vous bien dormi ?

—Je n'ai fait qu'un somme, mon ami, et je ne sens plus ce matin la fatigue du voyage. Ah ! dame, continua-t-elle en souriant, on est mieux dans ton bel hôtel que dans ma pauvre cabane des Huttes.

—Aussi, pourquoi voulez-vous toujours y rester ?
—Pourquoi ? Parce que pour moi elle est pleine de pieux souvenirs ; parce que c'est là que je suis venue au monde et que je veux y mourir.

—Soit, Manette ; c'est ce que vous m'avez répondu déjà lorsque, voyant que vous ne vouliez pas venir demeurer avec moi à Paris, je vous ai priée de vous installer tout à fait à Salerne ; mais puisque vous ne voulez pas vous éloigner de votre montagne, pourquoi ne faites-vous pas construire une maison à la place de la cabane ?

—Je le pourrais, rien ne m'empêcherait non plus de prendre des gens pour me servir ; mais j'ai d'autres idées. Quand on a mon âge, on ne se Marangue, Maurice, je veux rester jusqu'à mon dernier jour la pauvre rebouteuse, la vieille sorcière. Tout en faisant tout le bien que je peux, je veux économiser et augmenter encore la part que j'ai gardée de la fortune du docteur Grandier. Tu veux faire riches les enfants que j'aime. Ce que je veux construire, Maurice, c'est plusieurs fortunes. Si je faisais bâtir, comme tu me le conseilles, j'aurais une belle maison ; oui, mais ce ne serait qu'une maison, et ce que j'aime au hameau de la montagne, c'est ma cabane !

Elle essuya ses yeux qui s'étaient remplis de larmes.

—Je vous ai attristée, pardonnez-moi, dit Maurice en lui prenant la main.

—Enfant, en quoi tes paroles affectueuses auraient-elles pu me faire de la peine ? Mes larmes ont une autre cause. Mais, pendant les quelques jours que je vais passer avec toi, je veux être gaie.

Voyons, que faisais-tu quand je suis entrée ?

—Voyez, je dépouillais ma correspondance ; j'ai encore toutes ces lettres à lire.

—Il me semble que tu en reçois beaucoup.

—C'est vrai, car il y en a que leurs auteurs pourraient se dispenser d'écrire.

—Veux-tu parler de celles-là, que je vois en morceaux sous tes pieds ?

—Oui.

—Maurice, tu reçois donc des lettres auxquelles tu ne réponds pas ?

—Oui, Manette, souvent.

—Ah !... je croyais que la politesse exigeait toujours qu'on répondît à une lettre.

—Non, Manette, pas toujours.

—Tu sais, Maurice, c'est une idée à moi ; je peux bien avoir tort.

—Voulez-vous que je vous en lise quelques-unes ? Vous jugerez vous-même.

—Tu peux lire, Maurice, j'écoute.

Le jeune homme ouvrit une lettre et lut :

Madame Ducastel serait heureuse si monsieur Maurice Vermont voulait bien lui faire l'honneur de venir dîner chez elle lundi prochain, à six heures.

—C'est une invitation très aimable, dit Manette.

—Oui, répondit Maurice ; seulement, je ne connais pas cette madame Ducastel, je n'ai même jamais entendu parler d'elle.

—Et elle t'invite à dîner ?

—Vous venez d'entendre. Dois-je répondre à cette lettre ?

—Déchire, Maurice, déchire, dit Manette.

Les morceaux tombèrent sur le parquet.

Maurice lut :

Madame la baronne de Giroven a l'honneur d'informer monsieur Maurice Vermont qu'elle reçoit tous les mercredis, et elle espère le voir à sa prochaine soirée. On fait de la musique, on danse et on joue.

—Eh bien, dit le jeune homme, je ne connais pas plus cette baronne de Giroven que je ne connais madame Ducastel, et je crois qu'elle serait bien embarrassée si elle avait à donner quelques renseignements sur ses ancêtres.

—Je comprends, dit Manette ; déchire, Maurice.

Et la lettre de la baronne alla rejoindre les précédentes :

Monsieur,

J'ai entendu dire de vous un si grand bien, et on m'a fait si souvent votre portrait si séduisant, que je désire vous connaître. Je vous attendrai demain à partir de deux heures. Demandez madame de Sainte-Claire, rue de l'Arcade, 32.

—Déchire, déchire ! s'écria Manette.

C'était déjà fait.

Monsieur,

Je débute ce soir au théâtre des Folies ; j'ai un joli rôle, et il y a des moments où je suis réellement très bien. Ce serait un grand plaisir pour moi de savoir que vous assistez à la représentation, et que vous voulez bien apprécier mon talent. Je sais que vous avez beaucoup d'influence dans le monde artistique et j'ai besoin d'être encouragé.

FLEURETTE.

—Voilà ce que c'est que d'être millionnaire, fit Maurice en souriant. Je déchire, n'est-ce pas ?

—Et tout à l'heure au feu pour qu'il n'en reste rien.

—Chaque jour à Paris, reprit Maurice, chaque jour, on distribue des lettres semblables, adressées à des hommes qui ont de la fortune ou une grande réputation par des dames Ducastel, des baronnettes d'occasion et des Fleurettes plus ou moins protégées. C'est une des attractions de l'or ou de la célébrité.

—C'est triste ! dit Manette.

—C'est égal, fit Maurice en déchirant la lettre de l'actrice, pour une débutante, mademoiselle Fleurette n'est pas précisément une novice. En voici une autre ; cette fois, c'est un homme qui écrit. Il lut :

Monsieur,

Vous êtes très riche et vous savez, ce qui est rare, faire un noble emploi de votre fortune. Je sais qu'on ne fait jamais un vain appel à votre cœur quand il s'agit d'une bonne œuvre...

—C'est très bien, cela, dit Manette.

—Attendez, dit Maurice.

Il continua :

En encourageant et en venant en aide à un pauvre inventeur qui a fait une découverte merveilleuse, unique, vous ne feriez pas seulement une bonne œuvre ordinaire, monsieur, vous rendriez à la France un immense service et votre nom serait placé le premier parmi ceux des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Monsieur, j'ai trouvé le moyen, vainement cherché jusqu'à ce jour, de diriger les ballons à travers les airs. Comme tout ce qui est du génie de l'homme, mon système est des plus simples : il consiste à atteler plusieurs aigles apprivoisés à la nacelle du navire aérien. Du reste, je vous soumettrai tous mes plans et vous expliquerai les combinaisons mécaniques de l'attelage de mes oiseaux. C'est une révolution dans les airs, monsieur.

Je viens vous demander, avec la certitude que vous ne laisserez pas échapper cette occasion de vous couvrir de gloire, cinquante mille francs qu'il me faut pour fabriquer mon aérostat, me procurer des aigles et faire mes premières expériences.

Votre reconnaissant et bien dévoué,

LUCIDON, inventeur célèbre.

—Je n'ai rien à dire de cette lettre, Maurice, ces questions-là sont au-dessus de mon intelligence.

Je trouve seulement que cette personne dispose un peu légèrement de la fortune d'autrui. On ne demande pas comme cela cinquante mille francs.

—Oh ! il aurait pu dire aussi bien cent mille ou deux cent mille francs.

—Est-ce que tu vas lui donner ce qu'il te demande ?

Maurice se mit à rire et déchira la lettre.

—Pourquoi la déchires-tu ? demanda Manette.

—Parce que je ne veux pas y répondre. M. Lucidon, inventeur célèbre, qui l'a écrite, est un pauvre fou. Nous n'avons pas fini, voulez-vous que je continue ?

—Non, répondit Manette, je suis suffisamment édifiée comme cela. Et c'est tous les jours ainsi ?

—Non, heureusement.

Il remuait les lettres, regardant l'écriture de chaque suscription.

—Ah ! s'écria-t-il joyeusement, je vais encore vous lire celle-ci, et je suis sûr d'avance qu'elle vous fera plaisir.

—De qui est-elle ?

—De Georges.

—De ton ami, de ton frère... Oh ! tu as raison, Maurice, je vais être bien heureuse d'avoir de ses nouvelles.

La suite au prochain numéro

☛ Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Soeurs. L'abonnement est strictement payable d'avance. ☛